

précepte de la sagesse antique et là peut-être est une des raisons qui expliquent la facilité avec laquelle tant d'esprits et non des plus simples, se sont laissés prendre au miroitement ou à l'éclat de couleurs fausses. C'est toujours l'histoire de l'enfant qui se jette avec passion sur le fruit rouge, parce qu'il est rouge, sans se demander s'il n'est point empoisonné.

D'un autre côté, les Italiens, comme masse du moins, étaient restés trop fidèles à des traditions d'enseignement bonnes en elles-mêmes, mais insuffisantes aux jours où nous vivons. Autrefois, on attaquait notre foi au nom d'une science à peine ébauchée. Les lazzis d'un Voltaire, les prétendues études archéologiques d'un Volney, les histoires romantiques même d'un Renan peuvent encore être invoqués, à défaut d'autres arguments, par quelque apôtre arriéré de la libre-pensée. Au fond, les impies qui pensent un peu sont les premiers à en rire. Quand ils se mettent sérieusement en campagne, ils s'arment de tout autres engins. Leurs canons Krupp aujourd'hui ce sont les découvertes orientales dans lesquelles ils prétendent trouver un christianisme fait de toutes pièces que Notre Divin Sauveur n'a fait que proclamer ; leurs mitrailleuses, ce sont mille et mille faits réels ou prétendus, rassemblés dans des livres tels que *the origin of species* ou *the descent of man* de Darwin, et présentés avec tous les charmes du langage, sous un jour favorable à leur thèse. De temps à autre, ils y mêleront la raillerie, c'est vrai, mais seulement par suite de l'habitude et sans en vouloir faire un argument.

En face de cette nouvelle tactique, l'apologétique chrétienne s'est trouvée un peu embarrassée en Italie comme en France, comme ailleurs. Retranchés derrière les forts imprenables de la Raison et de la Foi, les Théologiens ont laissé l'ennemi approcher leurs travaux de défense, creuser des mines et battre les murs. Est-ce que le simple bon sens ne ferait pas justice de ces sottises ? Est-ce que les balles et les boulets ne retourneraient pas d'eux-mêmes en arrière frapper les artilleurs infidèles ? De fait, grâce à Dieu, il en sera ainsi, il en est déjà ainsi, mais, pour obtenir ce résultat, il a fallu faire des sorties, il a fallu, au lieu de les nier comme quelques-uns l'avaient fait, prendre un à un les faits avancés par la science moderne, les vérifier et trouver dans chacun d'eux la confirmation de la vérité niée à cause d'eux par cette science. Grâce à l'étonnant pontife Léon XIII, des hommes se sont trouvés pour faire ce travail, et bientôt, espérons-le, armés jusqu'aux dents de toutes les connaissances scientifiques et littéraires dont leurs adversaires se vantent, et de plus, couverts d'une armure philosophique que leurs adversaires n'ont point, ils n'auront qu'à descendre dans l'arène pour faire reculer épouvantés les Goliath de la libre-pensée et de la libre action.

Il me serait agréable ici de faire une étude des auteurs catholiques qui se sont le plus appliqués à ces rudes mais salutaires travaux. Ils sont si bien connus du lecteur canadien, et quelques-uns volent si haut que je craindrais de devenir *un gros Jean en remontrant à son curé*, et de ne pas être à la hauteur de ces écrivains remarquables. Qu'il me suffise de saluer en passant le fameux Sanseverino ; hélas ! un jour, le choléra vint briser ses grands projets : jamais peut-être larmes plus sincères ne furent versées sur la tombe d'un professeur ; jamais aussi professeur n'en fut plus digne par l'aménité de son caractère et par sa modestie de vrai savant. Ses écrits nous restent tels qu'il les compila lui-même dans ses veilles laborieuses, ou tels que son disciple et ami Signoriello les a refaits d'après ses notes, et, je crois pouvoir dire, qu'ils resteront toujours comme des monuments d'érudition et de science. Au reste, Sanseverino a fait école et après lui, Prisco et plusieurs autres ont continué de battre en brèche à Naples tous ces philosophes d'aventure que nous avons signalés. La *Scienza e la Fede* a fait sous leur direction une brillante croisade : honneur à eux !

Le vétéran des combats scholastiques, l'éminent P. Liberatore, à lui seul, vaut une armée. Outre sa philosophie, il a publié deux œuvres remarquables entre toutes : *Del composto umano* et *Della conoscenza intellettuale*. Nous l'avons dit, l'homme est dans la philosophie ce qu'il est dans la nature : un résumé, un petit monde. C'est la raison par laquelle le grand thomiste a voulu avant tout faire la lumière sur ce sujet qu'avaient obscurci trois siècles d'erreurs. Quelle a été la science déployée par lui, quel a été le succès obtenu, tous ceux-là le savent qui ont suivi pas à pas la lutte livrée soit à l'ontologisme, soit au matérialisme et mieux encore ceux-là qui y ont pris quelque part. La Compagnie de Jésus a donné un autre homme qui déjà s'est acquis une grande réputation, le R. P. Cornoldi, et nous en sommes sûrs, cette *magna mater virum* se vengera de l'Italie en coopérant à son salut par les talents de beaucoup d'autres de ses enfants distingués. La *Civiltà Cattolica* nous en est garant.

Je ne nommerai point tous les philosophes catholiques de l'Italie : la liste en serait trop longue. Mais il en est un encore dont le nom ne peut à aucun titre être passé sous silence. Français de naissance, romain d'éducation, il unit dans ses ouvrages la clarté à la profondeur des vues, et il s'est mis, par ces deux qualités, au

premier rang des philosophes modernes. Nul comme lui ne sait conduire par degrés au point précis d'un problème philosophique ; nul plus que lui ne presse un adversaire jusque dans ses derniers retranchements. Jamais sa logique n'est en défaut ; jamais son langage ne se départ de la rigueur scientifique, et cependant, quand vous lisez ses livres, vous sentez comme une note du cœur qui palpite au fond de l'argument le plus précis, et vous êtes tout aussitôt persuadés que convaincus. Pour moi, je l'avouerai, si Sanseverino m'étonne par sa science de Bénédictin, si le P. Liberatore me plaît par sa clarté, le cardinal Zigliara me séduit par toutes ces qualités réunies et par l'onction monastique, cette espèce de saveur du moyen âge dont tous ses livres sont imprégnés.

J'aurais dû, pour être complet, entrer dans de plus grands détails sur nos auteurs catholiques, sur celui en particulier que le Souverain Pontife appelait dernièrement *la lumière du Sacré Collège* ; j'ai craint d'être à charge aux lecteurs de *L'Opinion Publique* en les arrêtant trop longtemps sur le terrain de la philosophie. D'ailleurs, le titre général de ces articles n'est-il pas la Révolution en Italie ?

A bientôt donc sur d'autres sujets.

GIULIO.

QUATRE ANNÉES DANS LE MONDE

(Suite)

28 décembre.

MA CHÈRE AMÉLIE,

Enfin j'étouffe les raisonnements spécieux d'une paresse que je caresse depuis trop longtemps, au détriment de mes sentiments, et, forte de cette confiance qui s'appuie sur la maxime suivante : "il lui a été beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé," j'accours t'offrir les prémices de ma résurrection épistolaire.

Je dis : ma résurrection, car, à ton exemple, plusieurs correspondantes également négligées attendent de ma part des apologies méritées. Mais quels que soient les titres de ces amies à mes excuses, et de leur degré de mécontentement, force leur est aujourd'hui d'abaisser leurs prétentions devant des droits plus anciens que les leurs. C'est te dire, Amélie, le rang que tu occupes sur la liste de mes lectrices et la place non moins élevée qui t'est assignée dans un cœur qui t'aime, quoiqu'il ne te le dise pas toujours.

Au reste, pendant trois longs mois, aucun rayon n'est venu illuminer le sombre cadre de mon village. Tombant lourdement dans sa froide monotonie, ici le temps est toujours marqué par des occupations qui ne varient pas, et n'offre par conséquent à l'analyse qu'une suite de petits événements complètement dénués d'intérêt.

J'en excepte pourtant une promenade à Ottawa et la soirée qui a marqué mon séjour à l'ancienne Bytown. J'admire, depuis une semaine, les beautés de la capitale qui, si elle ne peut soutenir de comparaison avec l'antique Québec pour la majesté du site, présente du moins à l'œil du touriste certains aspects nouveaux dans leur gracieuse variété, quand je reçus une invitation de madame Ducand, une ancienne amie de maman.

Un refus poli, mais formel, fut d'abord toute ma réponse. Comment, en effet, me résoudre à passer sans transition de la tranquillité la plus parfaite au tumulte bruyant d'une soirée où l'étiquette devait régner en souveraine ! Comment affronter la mer du grand monde, moi qui, jusque-là, n'avais connu que le doux murmure de ma paisible rivière ! Mais aucune de mes raisons ne fut acceptée.

— Il n'y aura chez moi qu'une vingtaine d'invités, me dit madame Ducand ; d'ailleurs, pour vaincre toutes les répugnances de votre excessive timidité, je dois ajouter qu'à la réunion d'aujourd'hui se joindra une cantatrice en renom.

Cette annonce fit cesser comme par enchantement toutes mes hésitations : les délices de la musique pouvant, selon moi, triompher de la sauvagerie la plus indomptable.

A l'instant donc, je songeai à mes préparatifs, et le soir du même jour, je faisais mon entrée dans le splendide et vaste salon de ma nouvelle connaissance. Le nombre restreint d'invités dont m'avait parlé madame Ducand s'était considérablement accru, hélas ! et, à mon grand effroi, je constatai chez elle la présence de cent personnes, au moins, les unes en grande tenue, et celles-là, c'étaient les plus au fait de certains artifices parfois en usage dans le grand monde, les autres, c'est-à-dire les plus naïves, en simple toilette de rue.

Ma parure convenable, quoique sans prétention, me permettait de tenir un juste milieu entre ces deux catégories de personnages. Cependant, le salon principal étant rempli, je cédai ma place à une dame âgée et dus m'installer dans l'un des quatre petits appartements faisant suite à la grande chambre de réception. Ce ne fut pas sans avoir entrevu les meubles somptueux, les mille et un riens coûteux figurant sur le marbre des corniches et l'ébène des étagères, les tableaux de grands maîtres qui semblaient s'animer à la vue de la brillante réunion, les glaces qui multipliaient tant de beautés, les

candélabres et les bougies étincelantes suspendus au plafond.

Un canapé où je pris place avec deux autres jeunes filles, deux fauteuils, puis, oh ! horreur, une table à cartes entourée de quatre ambitieux joueurs : voilà tout l'ameublement du salon microscopique où je me réfugiai. Ajoute à cette description peu pompeuse les quelques groupes s'estompant au loin au fond de l'appartement voisin, et tu auras une idée du large horizon que je dus contempler pendant quatre heures consécutives.

De temps en temps, à la vérité, un ou deux d'amoiseux, *très désireux*, paraît-il, de faire ma connaissance et celle de mes deux compagnes d'infortune, pénétraient dans notre solitude. Mais bientôt, ces messieurs s'enfuyaient, éperdus, en entendant parler, en plein carnaval, de *pêche* et d'*achigan*, par nos voisins, les fanatiques amateurs du whist. Je ne pouvais blâmer ces *gentlemen* de se soustraire à l'influence soporifique des cartes, quand moi-même j'avais toutes les peines du monde à résister, sans bâiller, à ce terrible narcotique. Encore moins pouvais-je me plaindre de la prudente fuite de ces cavaliers rapides : l'amabilité charmante de mes spirituelles voisines étant de nature à éloigner tous les regrets. Mais il m'était permis au moins de m'étonner quelque peu en voyant les fugitifs préférer bientôt une attitude par trop commode, dans la large embrasure des croisées, à un bout de conversation avec des invitées qui auraient mérité, ce semble, plus d'attentions de leur part.

Ceux qui avaient élu domicile dans les escaliers, où ils ronflaient dans une pose indiquant plus de paresse que de grâce, ne me parurent guère plus polis, et le coup d'œil qu'ils offraient manquait un peu de poésie, je te l'avoue.

Parmi ces endormis brillaient au premier rang trois ou quatre joveux que je connais très bien, qui, pendant leur villégiature dans nos endroits, trouvent nos crèmes délicieuses, nos chevaux très fringants, et qui ne dédaignent pas même les fleurs de notre parterre. A la vue de la gracieuse posture de ces derniers, je ne fus nullement surprise d'avoir été privée jusque-là de l'honneur de leurs saluts.

— On ne danse pas, voyez-vous, me dit en souriant malignement l'une de mes charmantes voisines ; c'est ce qui vous explique pourquoi ces élégants, qui n'aiment pas à s'assujétir aux exigences de la conversation et aux ennuis d'une partie de cartes, se réduisent à la silencieuse immobilité que vous admirez tant. Quant à l'impolitesse que vous pouvez à si juste titre leur reprocher à notre égard, rappelez-vous que, pour certaines natures, le sentiment des convenances ne sera consulté que lorsque leurs intérêts seront au jeu, et réjouissez-vous à l'idée de n'avoir pas pour *partners* ces aimables dormeurs.

— Je n'aurais jamais, repris-je, la prétention d'inscrire leurs noms sur mon carnet de bal, mais je suis fort heureuse que la danse soit bannie du programme de cette soirée. Cet amusement m'a toujours paru d'une insipidité révoltante. Qu'est ce, en effet, sinon une suite d'évolutions plus ou moins grotesques, plus ou moins ridicules, où, de nos jours, la grâce a cessé de jouer son antique rôle, où un pas automatique et raide a remplacé le pas cadencé d'autrefois. Je parle ici des quadrilles et des lancers. Quand aux danses vives, il n'en peut être question chez les familles respectables et vraiment catholiques, comme celles de madame Ducand, et l'on ne saurait trop condamner la coupable faiblesse des jeunes filles qui se laissent entraîner au charme dangereux de la valse et de la polka.

Nous en étions à ces réflexions, lorsqu'un jeune homme, au maintien grave et digne, à l'air à la fois intelligent et doux, vint se faire présenter à nous. Le nouveau venu n'était pas, lui, un oiseau de passage, et, pendant le reste de la soirée, il sut nous intéresser par le sérieux de sa conversation, la variété de ses connaissances et surtout par l'exquise délicatesse de ses sentiments. Les attentions ont toujours leur prix ; mais quand elles prennent le caractère de la spontanéité et du désintéressement, elles inspirent une double reconnaissance. Aussi, jamais, pour ma part, je ne pourrai oublier la bienveillance exquise qui, ce soir-là, fit préférer à M. Belœil les amusements d'une réunion nombreuse à la fatigue d'une causerie sans cesse troublée par les exclamations enthousiastes des imitateurs de Charles VI. Je me plairai souvent à rappeler, avec le souvenir des prévenances auxquelles je n'avais aucun titre, les inépuisables ressources intellectuelles, le remarquable talent de narration, et surtout le manque absolu de prétention de l'aimable causeur.

Mais bientôt un bruit inusité, partant du grand salon, interrompit notre dialogue, et dans le lointain je vis plusieurs messieurs se diriger vers mademoiselle Prémontier, en répétant : "Oh ! de grâce, faites-nous entendre l'une de vos jolies romances ; nous brûlons de vous applaudir !" Et tous les invités de redoubler d'instances auprès de la cantatrice distinguée. On vit même, qui l'aurait cru ! le plus somnolent des rêveurs de l'escalier, s'arracher aux douceurs de sa retraite pour venir, d'un air empressé, offrir son bras à la jolie artiste.

Celle-ci se rendit au piano, malgré l'enrouement dont elle se plaignait. Mais à peine avait-elle préludé que